



ÉCRITS MARIVERAINS

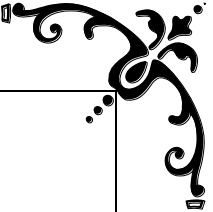



LOISIRS,
CULTURE ET VIE
COMMUNAUTAIRE

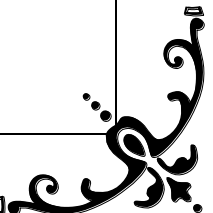

SEPTEMBRE 2004

les journées de la culture





L'illustration de la page couverture est l'œuvre intitulée « *Près du lac* ».
C'est une œuvre réalisée par Martine Chassé.



ISBN 2-9806885-4-1
SEPTEMBRE 2004

TABLE DES MATIÈRES

MON PÈRE, MON IDOLE DE JEUNESSE* (Jean-Marc Labbé)	4-6
NOTRE MARIAGE, LE 13 JUILLET 1968* (Diane Faucher-Jacques)	7-8
UN, DEUX, TROIS...* (Céline Trudeau)	9
LA BELLE INCONNUE* (Normand Laquerre)	10-12
PRIÈRES D'UNE PETITE FILLE* (Madeleine Drouin)	13-14
LES CORVÉES DE BOIS DE CHAUFFAGE* (Gertrude Parent)	15-16
LA PREMIÈRE FOIS* (Louiselle Lagrange)	17
LE MYSTÈRE DU MÉDAILLON (Marc Boucher)	18-21
À CHAQUE JOUR SUFFIT SA JOIE (Jean Jetté)	22
LE CONTREPOIDS AUX CHOCS DE LA VIE (Jean Jetté)	23

** Texte écrit dans le cadre de l'activité « Je raconte ma vie » offerte par le Service des loisirs, de la culture et de la vie communautaire de la Ville de Sainte-Marie et animée par M. Michel Jacques*

Mon père, mon idole de jeunesse

« On commence à réaliser que notre père avait raison, quand on a un fils qui est assez vieux pour nous dire qu'on a tort. »

Cette pensée que j'ai lue un jour dans le « *Sélection du Reader's Digest* », alors que j'entrais dans l'adolescence, m'avait beaucoup frappé. Je m'étais alors dit qu'avant de juger mon père, la personne que, jusque-là, j'admirais le plus au monde, j'essayerais de comprendre.

Sa jeunesse

Il était né en 1909, à St-Camille de Bellechasse, sur une terre où, selon sa propre expression, on cultivait des roches. Il avait vécu une enfance pauvre, connu la période de la grippe espagnole et perdu sa mère en bas âge. Il terminait à peine sa quatrième année lorsque, à l'âge de quinze ans, maltraité par sa belle-mère qui faisait tout pour s'en débarrasser, il quitta la maison pour aller rejoindre son frère Georges installé en Abitibi.

La vie de chantier

Là, il s'est initié aux durs métiers de la drave et de la vie de chantier. Excellent conteur, mon père aimait nous faire le récit des difficultés qu'il avait rencontrées et des défis qu'il était fier d'avoir relevés. Il n'avait pas son pareil pour décrire les nuits blanches qu'il a dû passer lorsqu'il avait découvert des poux dans son lit de camp, la nourriture parfois infecte préparée par un cuisinier peu scrupuleux mais tel un héros vainqueur, il réussissait à nous expliquer les subterfuges dont il faisait usage pour se tirer d'impasse dans les situations les plus problématiques et comment il s'y prenait avec son frère pour gagner les concours de coupe de bois quotidienne. L'anecdote qui nous impressionnait le plus, c'était la fois où il avait dû plonger pour sauver un de ses amis disparu sous les billots et comment, devenu fou de rage, il s'était ensuite rué sur le contremaître, un « blôke » à tête carrée qui pensait davantage à sauver les billots que la vie des employés. D'un solide coup de poing, il l'avait remis à sa place et avait dit adieu à sa « job » de draveur. Il me semblait revoir cette scène à chaque fois que j'entendais Claude Gauthier entonner sa chanson « Le grand six pieds ». Mon père disait peser cent quatre-vingt livres à l'âge de vingt ans. Pourtant, malgré ses cinq pieds dix pouces et demi, je ne l'ai jamais vu peser plus de cent quarante...même complètement mouillé.

Il s'installe à Québec

Dans la vingtaine avancée, revenu à Québec, sans un sou en poche, mais orgueilleux et fier, avec un fort bagage d'expérience durement acquis à l'école de la vie, il s'est marié, a fondé une famille et a parti son garage de mécanique. C'est dans cet univers de travail stable mais exigeant que j'ai fait la connaissance de mon père, le meilleur de tous, lui qui nous apportait la sécurité et, graduellement, le confort d'une maison qu'il ne cessait d'améliorer et qui est devenue la plus belle de la rue St-Ignace. Son amour, il nous l'exprimait, non par des paroles, mais par son exemple et les gestes conséquents qu'il posait. Il croyait en Dieu et à la Providence et dénigrait toute autre forme de religion. « *Si jamais je m'aperçois que la religion catholique n'est pas bonne* », disait-il, « *je n'en adopterai pas d'autres* ».

L'imbattable dépanneur

Je conserve une foule de bons souvenirs de lui dans mon enfance. Le plus grand pourcentage de son temps, il le passait à son garage où il ne comptait pas ses heures, car pour lui, le service au client, c'était important et il fallait gagner sa vie. Que de fois, je l'ai accompagné en camionnette faire des commissions. Comme les ceintures de sécurité n'étaient pas encore inventées, à chaque coin de rue où il devait faire un arrêt brusque, il palliait à notre insouciance puérile en tendant le bras pour nous éviter de nous écraser le nez sur le tableau de bord. Il n'était pas rare de le voir en pleine tempête d'hiver, enfiler les chaînes sous les roues arrières du véhicule pour aller dépanner un client enlisé dans un banc de neige. Quand il m'offrait de l'accompagner, j'étais aux oiseaux car je serais témoin et partie prenante de véritables exploits. Souvent, par une température de 25 degrés sous zéro, je le voyais, vêtu d'un chaud parka mal attaché, la « phale » à l'air, sa large casquette rabattue jusqu'aux oreilles, les mains nues, installer les câbles de survoltage, tentant de faire démarrer un moteur complètement gelé. Quand celui-ci était trop récalcitrant, il faisait une pause, essuyait la goutte qui lui pendait au bout du nez, frottait ses larges mains rudes et gercées après avoir tenté de les réchauffer avec son haleine, puis il se remettait à la tâche. Mais quand il enlevait le couvercle du carburateur, je savais que la victoire approchait. Comme il en avait l'habitude, mon père sortirait vainqueur de sa lutte avec le froid. Quelques coups de démarreurs, un bruit saccadé qui devenait continu et quand il disait « garde la pédale au fond », c'était la prise de soumission : le moteur toussait, semblait prendre une bouffée d'air et se mettait à réagir à l'entrée du gaz. Dès que les câbles étaient déconnectés, le moteur avait l'allure d'un oiseau qui prend seul son envol, devant le client stupéfait et un fils plus que fier de son père.


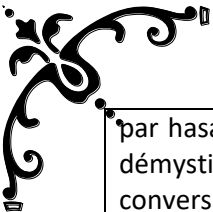
Des promenades en hiver

Je me souviens d'une sortie en famille, un peu avant Noël, un soir d'hiver sur la rue St-Joseph, alors que papa et maman tiraient dans leur traîneau mes deux jeunes sœurs qui avaient fini par s'endormir, emmitouflées dans une couverture de laine. Il tombait une belle neige moelleuse qui rendait l'endroit féerique. Nous étions ébahis par les décorations de Noël, les vitrines de Paquet, du Syndicat et de Laliberté qui présentaient de nombreux étalages de cadeaux, mais nous étions surtout en admiration à la vue des nombreux néons qui semblaient nous faire une haie d'honneur jusqu'à la rue St-Rock. Voyant notre satisfaction, mon père était vraiment fier de son idée. Je me souviens également du jour où ce dernier avait pris une entente avec Beaulac, un commerçant de chevaux de la rue Dollard, pour louer un poney et une carriole. Il nous promena pendant une heure dans les rues de St-Malo. Inutile de dire combien nous étions heureux et fiers de pouvoir profiter d'un tel luxe, à la vue de nos voisins et amis intrigués de nous voir passer.

Vers la fin de l'adolescence, il me montra à conduire, facilita l'obtention de mon permis à 18 ans et me prêtait la camionnette du garage pour des sorties personnelles avec les copains.

De grandes qualités humaines

Bien entendu, ce père que j'idolâtrais dans mon enfance n'était pas parfait. Il était vulnérable et avait bien quelques défauts. Mais il nous aimait et disait faire son possible pour nous donner ce que lui-même n'avait pas eu. Il était franc, honnête, humain, orgueilleux et travailleur. Il n'avait que l'équivalent d'une cinquième année mais il se tenait bien informé et faisait preuve d'une vivacité d'esprit et d'un jugement sûr, ce qui lui permettait d'exprimer un leadership dans les conversations. Que ça concerne la religion, l'économie ou la politique, j'admirais sa façon d'exprimer son opinion et de défendre ses points de vue par une argumentation solide. Si



par hasard il se fourvoyait, il savait se tirer d'impasse avec une boutade ou une diversion qui démystifiait ses interlocuteurs. Je n'aurais jamais eu honte d'assister en sa compagnie à une conversation avec le président de mon entreprise, le recteur de l'université, le premier ministre, le pape même, pour autant que la conversation se soit tenue en français.

Un être vulnérable

En vieillissant, je me suis aperçu que je pouvais diverger d'opinion avec mon père mais je faisais un effort pour comprendre son point de vue. Je respectais sa vision de la situation et je savais composer avec nos différences. Ce avec quoi j'ai eu le plus de difficultés, c'est sa vulnérabilité grandissante au niveau physique. Fumeur invétéré, il a appris vers la soixantaine qu'il souffrait d'emphysème. Peu à peu, il dut diminuer ses efforts au travail et l'accroissement de sa maladie le força à une retraite prématurée. Non seulement, il dut cesser toutes responsabilités professionnelles, mais, en plus, ses poumons affectés l'empêchaient d'effectuer toute tâche physique. À soixante-dix ans, il parvenait à peine à franchir une distance de vingt pieds sans devoir s'asseoir pour reprendre son souffle. Quelle humiliation pour lui, si travaillant, si orgueilleux, qui se voyait impuissant devant les tâches les plus élémentaires de la vie. Son comportement le hantait : il craignait de passer pour un paresseux devant les étrangers. Mais cette faiblesse chronique, malgré la souffrance morale, n'avait rien changé à sa franchise, son honnêteté, son amour pour les siens...même son orgueil : il avait réussi à cesser de fumer complètement, sans médicaments, sans « patches », uniquement en répétant qu'une personne qui ne réussit pas à lâcher la cigarette, c'est parce qu'elle n'a pas de volonté.

Le devoir accompli

Lorsqu'il est décédé, à 75 ans, en octobre 1984, après une courte hospitalisation, je suis persuadé qu'il nous a quittés avec la satisfaction du devoir accompli. À ce moment-là, en ce qui me concerne, au lieu d'exprimer des regrets, je me reconfortais en me rappelant la décision que j'avais prise de lui écrire une lettre de Rimouski une dizaine d'années auparavant pour lui exprimer mes sentiments. À la fin de ma lettre, je m'étais inspiré d'une chanson de Fernand Gignac intitulée « À mon père » dont j'avais modifié le texte, ce qui donnait le paragraphe suivant :

« À mon père qui a cru en moi, à mon père qui un jour a fait de moi un homme et qui maintenant PEUT VOIR combien je l'ai compris, à mon père, à cet homme auquel je dois la vie, à mon père, je veux dire MEERRRCIIII »

Jean-Marc Labbé



Notre mariage, le 13 juillet 1968

Levée tôt, le poids qui pesait lourd sur mes épaules venait de s'effacer en voyant un beau soleil resplendissant qui réchaufferait la journée. Ma mère et moi partîmes chez la coiffeuse. Luce Cloutier, pour l'occasion, s'appliqua à nous faire une coiffure bien spéciale et à installer nos parures de tête pour les noces. De retour à la maison, ce fut un avant-midi bien fébrile où on s'activa à ce que tout soit à point pour cette journée bien spéciale. Chez Claude, la même fébrilité existait : coiffeurs, laver les autos... Chez eux aussi, on s'activait.

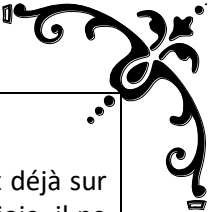

Quatorze heures trente arrivèrent. Je débutai les premiers préparatifs à travers les quelques tantes et cousins venant de l'extérieur qui en avaient profité pour m'apporter leurs cadeaux avant les noces. Quand vint le moment d'enfiler ma robe de mariée, ce fut comme dans les contes de fée où j'étais le personnage principal, je me sentais la reine de la journée. Mais ce n'est pas sans une certaine émotion, qu'assise sur le bord de mon lit, je jetai un regard autour de la chambre, en pensant à toutes ces soirées que j'avais passées à écrire, à lire ou parfois à seulement écouter de la musique. Je savais que cette chambre ne serait plus mon refuge. La coupure se faisait.

Quinze heures trente, je sortis de ma chambre située au deuxième étage, descendis l'escalier telle une princesse, sous les yeux émerveillés des membres de ma famille. Quelques minutes plus tard, au bras de mon père tout ému, sous le regard de ma mère qui elle aussi ne pouvait cacher ses émotions de perdre sa fille aînée, nous prîmes place dans l'auto de Jean-Guy, frère de Claude, qui avait une « Oldsmobile » noire nouvellement acquise. Cette auto devint le carrosse de la reine que j'étais.

Après avoir monté les marches du perron et fait mon entrée dans l'église, lorsque tous les invités eurent pris place à l'avant, au bras de mon père, dans la grande allée où on avait décoré les bancs de belles boucles blanches, sur le grand tapis rouge, j'entrepris la marche vers celui qui m'attendait. En entendant les premières notes des chants que nous avions sélectionnés et à son regard chaleureux rempli d'amour, je ressentis une émotion telle que j'en vins presque les larmes aux yeux. Enfin, je rejoignais celui que j'aimais, tout beau dans son bel habit bleu marin. Enfin, je réalisais mon rêve. Dans quelques heures nous entreprendrions notre grande aventure que je souhaitais la plus longue possible.

Après la cérémonie, présidée par l'abbé Gervais Dallaire, pendant laquelle nous avons fait la promesse de fidélité l'un envers l'autre, pour le meilleur ou pour le pire, nous reprîmes le chemin de la sortie, au son d'une marche nuptiale, sous les yeux admiratifs et heureux de tous nos invités. Enfin, j'étais devenue madame Claude Jacques, la coutume voulant qu'en se mariant, je perde mon nom de famille « Faucher » pour prendre celui de mon époux.

À la sortie, un soleil resplendissant, dégageant une chaleur accablante, nous accueillit. Après la photo traditionnelle du groupe d'invités, nous nous sommes dirigés vers la salle de réception où un cocktail attendait parents et amis. Après que les invités eurent défilé un après l'autre pour nous offrir leurs meilleurs voeux pour notre bonheur, nous prîmes place à la table pour déguster ensemble un merveilleux repas qui fut entrecoupé par le tintement des ustensiles sur les verres, nous invitant à nous embrasser. À la fin, nous procédâmes à la coupe officielle du gâteau qui nous avait été offert par la compagnie Vachon. Le nombre d'années que Claude et



quo nous avons travaillé à cet endroit nous donna droit au plus beau des gâteaux.

Par la suite, se déroula la soirée où plusieurs parents et amis s'étaient ajoutés à ceux déjà sur place. Ils vinrent nous offrir tous leurs souhaits. C'était la fête. Dans ce tourbillon de joie, il ne nous est resté que très peu de souvenirs de cette soirée.

À minuit, comme c'était la coutume, on laissa tous nos invités à la fête pour aller nous préparer à partir en voyage. C'était notre première entrée officielle dans le logement. Après une toilette vite faite, l'installation des bagages dans l'auto, nous avons enfilé les costumes prévus pour le départ du voyage de noces. Même si le temps pressait, nous prîmes quelques instants pour savourer déjà notre vie de couple en nous permettant quelques baisers langoureux qui accentuèrent notre hâte de nous retrouver enfin seuls.

Arrivés à la salle, nous fîmes notre entrée au son d'une musique langoureuse et on nous invita à prendre place sur la piste de danse pour un « slow ». Suite à cette danse, un goûter fut servi et on en profita pour distribuer, à chacun de nos invités, un morceau de notre gâteau.

Vers 1h30, nous quittâmes nos parents qui avaient la larme à l'œil de voir partir leur enfant ainsi que les parents et amis. Tous les deux, seuls dans notre auto, par une nuit chaude et étoilée, nous partions pour notre voyage de noces.

Diane Faucher-Jacques



Un, deux, trois...

Un et un font deux, un et un font un et, surtout, un dans la différence. Le couple, pour moi, ce sont toutes ces expériences et la plus difficile d'entre elles, mais aussi la plus enrichissante à mon point de vue, c'est de m'unir en gardant mon identité, en sachant qui je suis avec un autre qui me permet de montrer le meilleur de moi-même tout en acceptant le pire. « *Ça ressemble drôlement aux vœux du sacrement de mariage finalement !* ».

Le couple n'est pas un état stable pour moi puisqu'il est composé de deux personnes en constante évolution, du moins j'aime le penser. Des tempêtes l'ébranlent, des vents du nord le figent, des courants chauds l'embrasent et la mer calme n'est pas à dédaigner non plus. Un petit répit, ça apaise les esprits et les corps aussi.

Il y a longtemps, longtemps, presque dans une autre vie, trente et un ans en années terrestres, que je partage ma vie avec un être qui ne cesse de m'étonner. Sensible, enjoué, généreux, tendre et d'une grande bonté d'âme sont autant d'étincelles de lumière qu'il porte mais sa plus grande force, c'est son amour et la foi inconditionnelle dans les gens qu'il aime. Dans les pires moments de ma vie, je ne me suis pas sentie abandonnée, même quand nous nous sommes séparés pendant six mois, il y a un an, il y a un siècle. J'ai beaucoup appris sur nous deux dans cette période. J'ai appris à faire mes choix, j'ai appris que ma douce moitié pouvait vivre sans moi et que je pouvais le détester. Juste au moment où je commençais à accepter ma nouvelle réalité, la possibilité de reconstruire ma vie de couple se présentait à moi. J'ai hésité et j'ai finalement fait un choix plus conscient, soit celui de continuer. Voilà une tempête qui nous a permis de repartir plus forts !

Comme bien d'autres, notre couple a évolué dans le cadre d'une famille et cette expérience m'a grandie. J'ai pu admirer Alain comme père. Il a offert à notre fille sa belle présence, sa confiance. Moi, j'amenais un peu de folie et, pendant longtemps, le côté organisé de notre cellule familiale ainsi que tout l'amour que je voue à ces deux êtres.

Alain était, et est encore, ouvert à ce qui est, plutôt qu'à ce qui devrait être. On s'est disputé pendant longtemps l'attribution des tâches ménagères : tous les deux, nous aimions travailler dehors et le ménage de la maison ne nous attirait guère mais aujourd'hui, un certain équilibre est atteint, que l'on sait dynamique. À moi les plates-bandes, le lavage, le ménage ! Alain s'amuse avec les gros travaux et a pris racine dans la cuisine. Quant au travail, au début de notre union, ma profession m'amenait à voyager beaucoup. Ça n'a pas été simple pour nous deux et cette difficulté a ébranlé notre couple plus d'une fois. Malgré tout, Alain a appuyé tous mes choix de carrière et quand j'y étais engagée, il m'a encouragée de façon sincère. Je l'ai toujours senti fier de moi.

Il y a tant, tant à dire. Aucun mot ne peut exprimer ce que je ressens face à Alain. Quand je le regarde, je me dis que c'est son âme que j'ai rencontrée et que je lui ai présenté la mienne. Bien sûr, au quotidien, les petits travers ressortent mais notre lien est très solide.

Présentement, j'explore l'idée d'être séparée de lui parce que je reconnais ma nature de mortelle. J'essaie de m'imaginer sans le regard d'Alain sur moi et moi, sans sa présence. Et voilà qu'il me plaît à penser que les yeux bleus de mon amour sont gravés dans mon cœur et que ce lien qui nous unit est tellement fort que d'une manière que j'ignore encore, la douceur de son âme saura caresser la mienne.

Mon expérience de couple me rassure sur l'éternité et raffermi ma foi en la vie.

Céline Trudeau





La belle inconnue

Comme tous les adolescents de mon âge, je m'intéressais aux filles mais comme j'étais timide, je n'osais pas leur demander de sortir avec moi. À treize ou quatorze ans, je reluquais une belle blonde qui demeurait près de chez moi, qui se prénomait Pauline. Elle avait de grands yeux bleus et un sourire à faire rêver. De part et d'autre, on cherchait les occasions de se rapprocher. Aussi, je me faisais un devoir d'assister aux petites séances de cinéma organisées par la famille Godon de la rue Papineau. Dans le noir, nous échangeions des sourires béats. Trop gêné, je n'osais pas l'embrasser. Je craignais les sarcasmes de mes amis. Cette amourette prit fin peu après notre déménagement dans notre résidence située une rue plus loin. Mais CUPIDON me réservait un autre destin. Une tranche de vie merveilleuse dont vous êtes les fruits, mes enfants.

C'était à Trois-Rivières, en 1955, dans les débuts de la télévision. Comme la majorité des familles, nous n'avions pas de téléviseur. Aussi, pour satisfaire l'engouement de sa clientèle et accroître son chiffre d'affaires, monsieur Jos Shoiry avait aménagé une section de son restaurant pour l'écoute d'émissions de télévision. Si je me souviens bien, il y avait trois ou quatre rangées de bancs pouvant accommoder une vingtaine de personnes, au fond du restaurant. L'accès était limité aux clients qui consommaient. Le mercredi soir, le restaurant était bondé pour voir deux émissions très populaires : « La famille Plouffe » et la lutte au Forum de Montréal.

Je suivais l'émission de la famille Plouffe, un certain mercredi soir, lorsque j'entendis, derrière moi, une voix féminine qui ne m'était pas familière. Je me retournai furtivement et, dans la pénombre, je vis deux yeux noirs, brillant comme des billes. Des yeux vifs nacrés de blanc, telles des perles sur un beau visage basané. Elle avait les cheveux noirs, bouclés et courts. Mais qui est cette fille me suis-je dit ? Déconcentré, je ne parvenais plus à suivre l'émission. J'étais obnubilé par cette vision. Inutile de dire que je me suis retourné souvent pour l'observer. Consciente de mon manège, elle se montra plutôt indifférente à l'attention que je lui portais. Finalement, j'ai reconnu sa compagne, Rollande Lefebvre. Comme cette dernière habitait dans le quartier, je me suis réjoui à la pensée que la belle inconnue devait demeurer dans le coin. L'émission terminée, elle quitta les lieux sous mon regard attentif. La belle étrangère, vêtue en noir, était manifestement petite et fort délicate. Elle portait des jeans très serrés avec, dans la poche arrière, un paquet de cigarettes déformé. Elle était à l'image des filles dans le vent. En m'informant auprès de mon entourage, j'appris finalement que l'inconnue demeurait en face de sa compagne, sur la rue De La Terrière, qu'elle était la fille du restaurateur, Théo Baril, et qu'elle se prénomait Yolande.

J'avais alors seize ans et je fréquentais l'Académie De-La-Salle située au centre-ville. Pour m'y rendre, j'utilisais le transport en commun tout comme Yolande et sa mère. Cette dernière



enseignait dans une école primaire du quartier Ste-Marguerite tandis que sa fille fréquentait l'École commerciale Pratique Côté¹. Comme j'avais le béguin pour Yolande, je m'assois dans la banquette derrière elles. Pour attirer son attention, je tirais sans relâche sur sa tuque, son foulard et quoi encore. J'étais vraiment exécration et Yolande tempêtait : « Maudit fatigant » qu'elle me disait ! Sa mère n'était pas dupe de mon comportement. Elle savait que je m'intéressais à sa fille.

Aussi, en conservant son sourire habituel, Jeanne-D'Arc m'invita à plus de retenue. Mais, je ne savais trop comment vaincre ma timidité, cause de mon comportement enfantin. Naïvement, j'espérais que Yolande comprenne mes intentions et qu'elle prenne l'initiative. Ce ne fut pas le cas. Au contraire, elle commença à m'éviter en ne prenant plus le même autobus que moi. À l'évidence, il fallait que je fasse preuve de plus de maturité sinon il n'y avait plus d'espoir.

Après une bonne réflexion, j'ai décidé de l'appeler pour l'inviter au cinéma. Ça me semblait moins gênant au téléphone. Malgré tout, cette démarche m'angoissait. Va-t-elle seulement accepter de me parler ? Que vais-je lui dire ? Comment vais-je m'introduire ? Et s'il fallait qu'elle me dise non, je serais la risée de sa famille et de mes amis ! J'ai jonglé un bon moment avant de plonger. Profitant d'un moment où j'étais seul à la maison, je composai son numéro de téléphone en espérant que ce soit elle qui me réponde. Les mains moites et le cœur battant, j'entendis finalement sa voix au bout du fil :

« Bonjour, Yolande. C'est moi, Normand... Normand Laquerre.

- Oui, oui, je sais. J'ai reconnu ta voix. Qu'est-ce que tu veux ?

- Euh... euh... je veux t'inviter au cinéma ce soir. »

Surprise, elle demeura silencieuse un bon moment. Le temps que je marine davantage mes conneries dans l'attente de la fatidique réponse. Ces quelques secondes m'ont semblé interminables. Finalement, à mon grand étonnement, elle me répondit :



« Oui, je veux bien. Viens me rejoindre chez moi, au restaurant, à 18h30.

- OK je serai là. À ce soir. »

Je raccrochai dans un soupir de soulagement. Je n'en croyais pas mes oreilles. Elle m'avait dit oui, malgré tout. À l'heure convenue, je me présentai chez elle dans mon plus beau complet, portant une chemise blanche, cravate, boutons de manchettes et petit mouchoir débordant de la poche de mon veston. J'avais fière allure avec mes cheveux enduits de « Brylcream ». Yolande me rejoignit quelques minutes plus tard. Elle était belle à croquer dans sa robe blanche, à crinoline, légèrement fleurie et décolletée à mon goût, mais pudique. Sous les regards amusés de sa famille, nous avons pris l'autobus en direction du cinéma Impérial du centre-ville.

Rendus sur place, nous nous sommes installés au balcon, sur une banquette d'amoureux à deux sièges qui favorisait la proximité. Nous échangeons sur nos préférences en matière de cinéma lorsque la projection du premier film d'un programme double s'amorça. Il s'agissait d'un film de cow-boy mettant en vedette Allen Ladd, si me souviens bien. Profitant de l'obscurité, je me rapprochai d'elle de façon à ce que, bras dessus, bras dessous, je puisse tenir sa main chaude près de moi. Nos doigts s'entrelaçaient et se déliaient au rythme du désir grandissant. Machinalement, je passai mon bras autour de ses épaules. Yolande me sourit en se blottissant contre moi. À partir de ce moment, je n'avais d'yeux que pour elle. Je la pressais contre moi

¹ École commerciale privée située sur la rue Notre-Dame



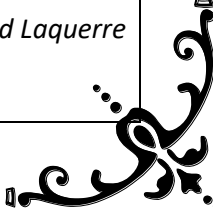
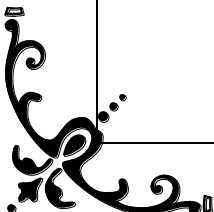
pour apprécier la chaleur de son corps. Sous les jeux d'ombres et de lumière de la projection, je contemplais sa beauté, ses yeux séduisants, la sensualité de ses lèvres, le galbe de ses seins généreux et son sourire complice. Dans l'ivresse du moment, je m'approchai lentement pour déposer un baiser sur sa bouche accueillante. Au contact de ses lèvres, j'éprouvai un sentiment de bien-être indescriptible, inconnu jusqu'alors. Un délicieux fluide coulait dans mes veines. Mon cœur battait la chamade et mon corps vibrait de plaisir. Plaisir refréné toutefois, par le respect que j'éprouvais pour Yolande ainsi que par la pudeur qui m'habitait alors. Mais d'autres baisers suivirent, sans égard aux gens qui nous entouraient, comme si nous étions seuls au monde.

Imaginez, mon bonheur. Je venais d'embrasser une fille pour la première fois et j'étais amoureux. L'adolescent maladroit avait trouvé une nouvelle raison de vivre et de vibrer à la vie. Le soleil brillait enfin.

En présence de Yolande, je ne pensais plus à la peine causée par le récent départ de ma mère, suite à la séparation de mes parents, ni à ma relation tendue avec mon père. Cette rencontre fut déterminante pour la suite de ma vie. Sans l'amour de Yolande et de sa famille, je ne sais ce que je serais devenu.



Normand Laquerre



Prières d'une petite fille

À ma mère

Je devais avoir sept ans. Ce soir-là, avant de me mettre au lit, j'ai prié ma mère Bernadette, décédée quatre ans plus tôt. Je ne la priais pas souvent mais ce soir-là, je me couchais tellement inquiète. J'avais peur. Peur de qui ? Peur de quoi ? Le lendemain, je devais déposer mes bas au lavage. Ma belle-mère accomplissait cette corvée aux deux semaines et au dernier lavage, je n'avais pas osé les donner car ils étaient troués. Alors, imaginez, quinze jours plus tard ! Les trous dans chaque pied s'étaient agrandis au fil des jours. Tellement que je devais replier mes bas dans mes souliers pour en camoufler les signes évidents d'usure. Oui, j'avais peur car je savais que le lendemain, à la vue de mes bas percés, cette «*Cruella* » deviendrait furieuse et me frapperait avec la «*strap* ».

Ce soir-là, j'ai prié, agenouillée tout près du grand lit que je partageais avec deux de mes soeurs aînées. Oui, dans ma chambre, j'ai parlé à ma mère que je ne connaissais pas, en ces mots bien simples: «*Maman, je suis certaine que vous avez déjà raccommodé des bas. Ce n'est rien pour vous, surtout que vous êtes au ciel. Cette nuit, pendant que je dormirai, s'il vous plaît, venez les repriser, ça m'évitera d'avoir une volée* ». En attendant le sommeil qui tardait à venir, j'imaginai une belle dame, vêtue de blanc, assise au pied du lit, une aiguille à la main, accomplissant un miracle pour sa petite fille. Je m'endormis, confiante que maman répondrait à ma prière.



Le lendemain, à mon réveil, je courus voir mes bas, par terre, au pied du lit. Avec tristesse, je constatai qu'ils n'avaient pas été déplacés: ils étaient toujours là, raides et troués, là où je les avais déposés la veille. Les larmes me montèrent aux yeux. Ce matin-là, dans mon cœur d'enfant de sept ans, je me dis que de là-haut, ma mère ne pouvait rien pour moi, sinon elle n'aurait pu résister à l'appel de détresse de sa petite fille. Je ne me rappelle pas lui avoir demandé autre chose dans mes prières, et ce, jusqu'à l'âge adulte. Mais je me souviens très bien que le lendemain, au retour de l'école, le scénario que j'appréhendais s'était déroulé, tel que prévu.

Ce jour-là, dans mon cœur de petite fille, une certitude s'était installée: ma mère m'avait abandonnée pour aller avec les anges. C'est pourquoi, quelques années plus tard, si quelqu'un osait me dire que Dieu était venu chercher ma mère parce qu'il en avait besoin dans son ciel, ma révolte montait d'un cran. Dieu, qu'on disait tout-puissant, avait besoin de ma mère ? Et moi, alors... ?

À mon père

Ce jour-là, j'avais besoin de me confier à mon père. S'était-il passé quelque chose de grave, la veille ou les jours précédents, dans la famille ? Je ne m'en souviens pas mais sachant que papa se rasait dans la salle de bain, je me faufilai dans la pièce, étant certaine qu'il n'aurait pas le choix de rester là, à m'écouter. Ce matin-là, oui, j'ai parlé à mon père, cet homme dont on vantait la bonté, malgré le fait qu'à maintes reprises, j'aie été témoin de ses excès de violence envers les aînés.

Je me revois encore, petite fille de huit ans à peine, assise sur le siège fermé de la toilette, tournée vers mon père, le regardant, lui qui venait tout juste de se barbouiller le visage de crème à barbe. Timidement, dans mes mots d'enfant, je lui exprimai le malaise que je ressentais face à sa femme que je trouvais méchante avec nous. Je lui parlai de la nourriture qu'elle nous servait et qui me donnait des «*haut-le-cœur* ». J'observais cet homme, mon père;



cherchant dans son attitude un signe qui me laisserait croire qu'il comprenait. Tout en se rasant, debout devant le miroir, il jetait occasionnellement un coup d'oeil en ma direction. Les moues que je remarquais sur son visage étaient-elles les mimiques normales d'un homme qui se rase ou voulait-il, d'une manière silencieuse, me faire savoir qu'il doutait de mes propos ? Une seule fois, à la toute fin, il prit la parole pour m'exhorter à écouter sa femme qui se faisait appeler « maman », me laissant entendre qu'après tout, ça ne devait pas être si pire que ça. Aucun mot de réconfort... Aucun geste d'affection de sa part... Je quittai la salle de bain, le cœur chargé de tristesse.

Ce matin-là, mon père m'a déçue. Non, ce n'était pas un homme doux et bon que j'avais comme père. Celui qui aurait dû se faire protecteur était un bonasse, un lâche qui laissait une étrangère nous maltraiter, sans lever le petit doigt pour nous protéger. Pire encore, il se rangeait à ses côtés et prenait sa défense.

Ce jour-là, j'avais voulu confier ma détresse à mon père. J'aurais aimé qu'il me rassure. À ma façon, je l'avais prié, prié de me venir en aide. Ce matin-là, il m'avait peut-être écoutée mais n'avait rien compris ! Et dans mon cœur de petite fille, une triste réalité avait alors surgi: mon père aussi m'avait abandonnée !



Madeleine Drouin





Les corvées de bois de chauffage

Un quartier après un autre, une petite brassée de bois suivie d'une grosse, puis d'une autre petite, question de récupérer un peu, des écharde toujours au rendez-vous, des énormes tas de bois qu'il nous fallait affronter, petit à petit, transformer, sans nous décourager, que de bons et merveilleux moments ! Et l'odeur qui accompagnait ces corvées, ce bel arôme du bois frais coupé, toujours présent, me semblait un cadeau qui m'était offert.

À l'été de mes trois ans, suite à l'hospitalisation de ma mère, je demeurais chez un oncle et une tante, mon parrain et ma marraine, avec ma sœur et mon cousin. En compagnie de ces derniers, d'un an mes aînés, je découvris la joie de ces corvées. Quelle chance j'avais de pouvoir être dehors dans la noirceur ! À la lueur d'une lampe qui suffisait à peine à éclairer la brillance du métal élimé de la lame, j'admirais l'aller et le retour de la sciote faisant son chemin dans le bois qui fut arbre. Inlassablement, la scie en pénétrait la chair, l'émiettait jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus et capitule, renonçant à une de ses parties, fruit du labeur de l'autre. Je m'imprégnais de cette musique tel un balancier en un cycle sans fin, une berceuse, une plainte, je m'enivrais de sa mélodie. J'écoutais les morceaux de bois s'amonceler en s'entrechoquant mais je n'aimais pas ce bruit sec qui heurtait mes oreilles et me rappelait les éclats de voix en colère. Mon regard sollicitait la sciure d'élever sa pyramide de particules de plus en plus haut, gage de mes joies du lendemain. Après son travail à la ferme, sans relâche, mon oncle sciait le bois que nous devions empiler en une belle corde dans la « shed » à bois. Deux, trois morceaux à la fois, nos petits pas faisaient la navette entre le tas frais scié qui grossissait de plus en plus et la corde qui s'élevait, nous faisant sentir notre petitesse, notre impuissance. Ma tante s'occupait des monstres trop lourds pour nous et mon oncle, à l'occasion, agrandissait son espace de travail pour pouvoir continuer. Les rangées du bas des cordes nous étaient réservées et même ordonnées jusqu'à la hauteur de nos petits bras. Nous travaillions jusqu'à ce qui me semblait être tard la nuit, jusqu'à ce que mon petit corps d'enfant ne veuille plus obéir. Nos jeux du lendemain s'occupaient du travail inachevé... « pour faire une surprise à mon oncle », disait ma tante. Quand l'espace de la « shed » à bois laissait présager un hiver bien au chaud et que le dessous de la haute galerie débordait aussi, je m'amusais à imaginer des formes, des dessins, des paysages tout en rond qui sentaient bon. C'était beau et impressionnant !

Pendant l'hiver, mon oncle réduisait les monstres en petit bois d'allumage, libérant leur beauté intérieure et un parfum renouvelé. Je ne me lassais pas de découvrir les jolis coloris que les morceaux de cèdre me révélaient et c'était à qui de nous trois trouverait les plus beaux. Même quand il me fallait aller chercher ces morceaux de bois sous la neige, durant l'hiver, l'odeur du bois me rappelait ces instants. Mais c'est souvent, les petits doigts gelés et la larme à l'œil, que j'alimentais la boîte à bois de la cuisine de ma tante. Et, au printemps, on se rendait compte que le magicien de l'hiver avait presque tout fait disparaître.

Après plus de deux ans où je vécus chez cet oncle, je rejoignis ma famille qui avait délaissé la maison de campagne pour une autre que mon père avait construite au village. La vieille boîte à bois d'avant n'était plus et je m'habituai à de nouvelles façons de faire. À chaque année, nous recevions de pleins voyages de bois que mon père débitait et que nous cordions. Puis, le



premier, mon frère aîné, eut pour tâche de scier ce bois. Quelle joie quand ce fut mon tour ! On me considérait enfin assez responsable pour le faire ! À partir de ce moment-là, on ne s'exécutait plus en cachette, ma sœur et moi. Aussi, les morceaux de bois s'accumulaient, s'entassaient, jusqu'à ce que nous manquions d'espace ; alors, nous reculions les tréteaux pour pouvoir grossir le tas. À deux, on s'amusait à faire des montagnes de quartiers puis on grimpait dessus avec un sentiment de fierté : nous avons vaincu !

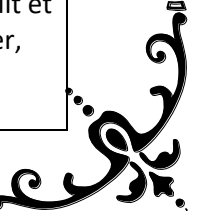
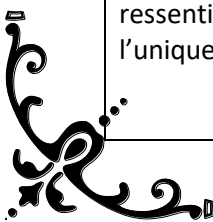
Corder le bois pour qu'il continue de sécher au soleil et à l'air sec de l'été n'était pas très encourageant puisque nous savions très bien qu'il allait falloir recommencer à l'automne. Mais quelle joie le moment venu de l'entrer à la cave ! En corvée, ce travail se faisait comme par enchantement. On chantait, on s'entraidait, on échangeait les tâches, c'était une partie de plaisir. Mais quand cette responsabilité nous était assignée, ce travail devenait fastidieux et, parfois, des jeux de force s'installaient entre deux adversaires, servant à mesurer leur suprématie, leur vitesse et leur endurance. Le bruit des morceaux de bois s'entrechoquant m'étant devenu familier, c'est avec ardeur que je les lançais par la fenêtre du sous-sol. Dès le geste calibré, je m'amusais à les tirer avec le plus de vigueur possible et à jauger les différents sons qu'ils me retournaient, supposant joie ou déplaisir, robustesse ou faiblesse, franchise ou fourberie.



J'aimais taquiner ma sœur, d'un an ma cadette. Dans nos jeux, dans les travaux, nous étions complices et adversaires à la fois. Un jour où ma tâche consistait à entrer le bois dans la cave et celle de ma sœur, à le corder, j'entrevis la possibilité de voir le tas grossir suffisamment pour en toucher le plafond. C'est sûr que ma sœur ne pouvait pas me fournir et qu'elle se découragerait devant ce monticule énorme qui l'envahirait. Alors, au lieu d'échanger nos tâches, je lui fis part de mes projets et nous nous entendîmes pour conquérir tout l'espace possible devant la petite fenêtre du sous-sol, si bien qu'à la fin, la lumière ne pouvait y pénétrer qu'à faibles rayons. Notre mère se rendit cependant compte de notre plan. Nous étions remplies de fierté, mais celle-ci ne fut point partagée. Il nous fallut instamment nous attaquer à notre boulot : nous avons bien du « bois » sur la planche !

Quand tout le bois fut entré, quelle satisfaction ! Pas un espace n'avait été oublié ! Les monstres d'avant nous avaient servi à grimper dessus afin de pouvoir remplir même les espaces entre les poutres du plafond et nous avons peine à circuler entre la réserve de légumes frais pour l'hiver, la jarre de lard salé, l'armoire à conserves, le petit établi de mon père et la fournaise à bois.

Mais, bien vite, la place au pied de l'escalier s'agrandissait avec le froid qui rattrapait la maisonnée et nous retrouvions alors le chemin menant à la porte de sortie du sous-sol. Nous nous trouvions choyés de pouvoir nous approvisionner en bois à partir de l'intérieur, sans avoir à déneiger chaque morceau en nous gelant les doigts ! Mais quand l'hiver était plus rude qu'à l'habitude, il y avait toujours une corde de bois qui veillait le long de la maison, même si parfois nous recevions la consigne de ménager le bois « de peur d'en manquer. »

Notre plus grande satisfaction d'avoir accompli ce travail, c'est par temps froid que nous la ressentions. À l'heure du coucher, ce n'est qu'après plusieurs allers et retours entre notre lit et l'unique grille de chaleur située au centre du deuxième étage, tout juste au haut de l'escalier,





que nous parvenions à réchauffer notre nid. La tente que formaient nos grandes jaquettes pour emprisonner la chaleur nous conférait un net avantage sur nos frères et nous aidait à oublier le givre des têtes de clous sur les murs de la grande pièce. La grande dame de la nuit étendait alors son grand manteau de paix et veillait sur nos rêves étoilés.

Aujourd'hui encore, j'aime sentir cet odeur de bois frais coupé que je peux repérer de loin et ces corvées de fraternité, présages de bonnes soirées en famille ou entre amis, au coin du feu, me font toujours chaud au cœur.

Gertrude Parent



La première fois

Ma deuxième fille, Lynda, donna naissance à la première petite fille de la famille. Elle naquit à l'hôpital de Lévis le 24 juillet 1995 et s'appela Stéphanie. Elle arriva dans ma vie comme un cadeau extraordinaire et merveilleux.

Lorsqu'elle a eu trois ans, j'ai commencé à lui offrir un cadeau bien spécial pour une petite fille. Par la suite, à chaque Noël, je lui offrais toujours le même. Je voulais qu'elle puisse jouer avec cet objet merveilleux et tant convoité par les jeunes enfants. Merveilleux fut-il, il se défraîchissait à l'usage mais cela n'était pas une catastrophe car je m'empressais de le remplacer par un autre cadeau, tout aussi joli et divertissant pour une petite fille qui aimait jouer et faire semblant que c'était la réalité.

Un jour, Stéphanie vint chez moi, de la hauteur de ses sept ans, le jour de mon anniversaire de naissance, avec sa mère Lynda. Stéphanie était très excitée et ne tenait plus en place. Elle avait hâte de voir ma réaction lorsque je recevrais ce petit paquet mystérieux. C'est Stéphanie qui avait emballé ce cadeau qu'elle m'offrirait. En plus, elle l'avait acheté avec ses propres économies pour mon anniversaire de naissance. Elle était bien fière de voir que j'étais intriguée par ce petit paquet qui était enveloppé différemment des autres cadeaux.

Je commençai alors à ouvrir ce petit paquet. Que de papiers collants pour faire tenir le papier d'emballage ! Enfin, je réussis à ouvrir ce cadeau mystérieux. Je vis Stéphanie qui sautait de joie en sachant que le paquet allait bientôt révéler son contenu. Toute une surprise m'attendait dans cette boîte miniature. Une larme coula sur ma joue. Je regardai dans la boîte, sans bouger, et les larmes coulaient toujours ! Je ne savais comment réagir. J'étais figée par la surprise et mon étonnement de voir cette petite chose si merveilleuse que j'avais l'habitude d'offrir à ma petite fille Stéphanie.

Stéphanie ne savait plus si elle avait eut une bonne idée de m'offrir cet objet que moi je me permettais de lui offrir parce qu'elle était une petite fille alors que moi, j'étais « vieille » ! Stéphanie se demandait si j'étais contente de son choix de cadeau. Mon mari également

commençait à se poser des questions ! Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi ces larmes ? Je lui répondis ceci: « *Aujourd'hui, j'ai soixante ans et voilà que Stéphanie m'offre cette petite chose si extraordinaire que j'ai tant désirée depuis que je suis toute petite !* »

Je pris cette petite chose dans mes mains. Elle mesurait cinq pouces de haut par deux de large et était de couleur rouge foncé avec du blanc pour la fantaisie. Ce petit cadeau était fait de porcelaine et il eut une place d'honneur dans mon salon. Finalement, ce fut clair pour Stéphanie. Elle avait compris que si j'avais pris l'habitude de lui offrir à chaque année cet objet convoité par les jeunes filles, c'était parce que moi aussi, j'avais désiré, un jour, recevoir ce petit quelque chose de si magique et si merveilleux.

Par la suite, Stéphanie vint à comprendre que j'étais très heureuse de son choix de cadeau car elle avait réussi à deviner ce désir qui était bien enfoui en moi. Elle vit que cela me fit plaisir d'avoir ce petit cadeau, même si mes larmes l'avaient inquiétée. Moi non plus je ne croyais pas qu'un jour ce rêve se réaliserait par l'entremise de ma petite fille Stéphanie en plus !

C'est ainsi qu'à mes soixante ans, pour LA PREMIÈRE FOIS, je reçus une poupée de porcelaine.

Louiselle Lagrange

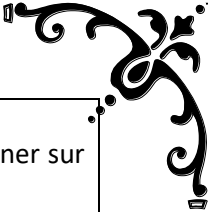



Le mystère du médaillon

DÉBUT DE ROMAN

- Une légende raconte qu'en 1803, une sorcière, du nom de Berthe De la Rochelière, aurait été violemment tuée dans notre village de Sainte-Lise. Au moment de sa mort, elle aurait murmuré: « *Abracadapram puniser elqueleus quesel turlitude estos nies disissent ten dessements issent fies papaitre te eavou!* ». Tous ses biens disparurent, ne laissant d'elle que son corps et les souvenirs d'une sorcière. Plusieurs experts passèrent leur vie à chercher la signification de ce qu'on pense être une formule. Deux cents ans après, personne n'a réussi à déchiffrer le moindre mot.
- Pardon madame, interrompt un élève. Pour les quinze dernières minutes du cours, pouvons-nous essayer de trouver la solution de cette énigme ?
- Si en 200 ans personne n'a réussi, je serais surprise qu'un élève de secondaire 4, et en plus, de mon cours d'histoire, puisse trouver la solution en quinze minutes. Mais je veux bien. Bonne idée Frédérique. Pour vous obliger à travailler, je vais mettre un enjeu. Si vous trouvez la réponse, en plus de devenir célèbre, vous n'aurez pas à passer l'examen. Mais j'en doute fort. Je vais écrire la formule au tableau, comme elle est écrite dans les livres.

Alors, la professeure, madame Morin, écrivit pendant que les étudiants la prenent en note en espérant ne pas avoir à passer l'examen.



Hugues dessina lettre après lettre. Lorsque la dernière prit forme, elles se mirent à tourner sur la feuille. Peu à peu, des mots apparurent.

Étonné, il lut à voix haute :

- Que tous mes biens disparaissent et que seuls mes descendants puissent les faire apparaître et les utiliser de nouveau !
- Quoi ? demanda madame Morin, surprise que quelqu'un trouve une solution. Peux-tu me dire comment tu as trouvé ça ?
- J'en sais rien. Les lettres se sont mises à tourner et elles ont écrit cette phrase.
- Ne dit pas n'importe quoi !
- Mais madame !
- Plus un mot !

Puis la cloche de fin de cours sonna.
Hugues ! Peux-tu rester une minute ?

Les élèves sortirent en se moquant de lui.



- Pour avoir dit n'importe quoi pendant le cours, tu vas me faire un rapport de trois pages sur la sorcière Berthe De la Rochelière. Remet-le moi au prochain cours. Comme ça, tu auras la fin de semaine pour le travailler.

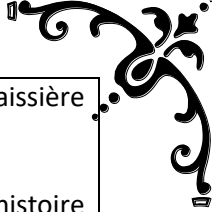

Hugues sortit de la classe sans dire un mot mais on pouvait voir sur son visage qu'il était fâché.

Frédérique l'attendait dans le corridor.

- Salut Fred.
- Moi je te crois.
- Merci. Il faut que je fasse trois pages pour lundi sur la sorcière De la Rochelière.
- Je vais t'aider.
- D'accord. Allons à la bibliothèque.

Frédérique Poulin est l'ami de Hugues depuis le secondaire I, depuis que le professeur d'anglais les avait mis en équipe pour faire un exposé oral. Il habite avec sa mère qui est costumière pour le théâtre *Les Grandes Comédies*. Son père est archéologue en Grèce depuis des années. Fred va le rejoindre une fois par année, pendant les vacances.





Hugues reste avec ses deux parents. Son père, Guy, est ébéniste et sa mère, Sylvie, est caissière à l'épicerie.

À la bibliothèque, ils prennent tous les livres qui parlent de sorcières, de légendes, de l'histoire de la ville, etc.

Ils déposèrent la pile des ouvrages sur une table et prirent chacun un livre et le feuilletèrent. À tour de rôle, ils allaient et venaient à la photocopieuse. Bientôt, ils avaient une pile de feuilles et n'avaient plus de livres. Alors, ils entreprirent de démêler les feuilles.

- Qu'est que c'est ?, dit Hugues en montrant le dessin d'un médaillon.
- C'est le symbole de la famille De la Rochelière.
- C'est une blague ?
- Non, pourquoi ?

Hugues sortit de son chandail une chaîne qui pendait à son cou. Sur cette chaîne, un médaillon doré y était accroché.

Il appartient à ma famille depuis des générations.

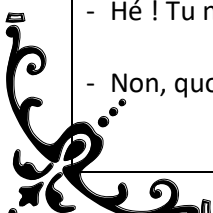
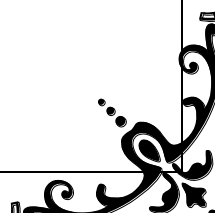
- Ils l'ont vu autour du cou de la sorcière. Mais peut-être que quelqu'un lui a volé lorsqu'on l'a tuée.



Ils continuèrent à démêler les feuilles sans plus porter attention au médaillon.

Ici, ils affirment qu'elle aurait accouché quelques mois avant de mourir.

- Qu'a-t-elle fait du bébé ?
- Aucune idée. Tiens ! Ici, ils disent qu'elle l'a donné en offrande à Satan. Et ici, qu'elle l'aurait mangé et, sur cette troisième feuille, elle l'aurait simplement abandonné. Peut-être que tu es son descendant.
- Je vais faire ma généalogie pour le savoir.

Puis, il alla chercher d'autres bouquins. Mais cette fois, sur la généalogie.

- Prends des notes !, dit-il à Fred en s'asseyant. Moi, je suis né le 10 octobre 1987, mon père, Guy, est né le 9 septembre 1964, mon grand-père, Pierre, est né le 8 août 1941.
 - Hé ! Tu ne remarques rien ?
 - Non, quoi ?
- 
- 



- Tu es né le 10 du 10^e mois, ton père, le 9 du 9, ton grand-père, le 8 du 8 et en plus, tu es né lorsque ton père avait 23 ans, et lui, il est né lorsque son père avait 23 ans.

Fred est très doué en calcul mental.

- Continue, dit-il. [...]

Marc Boucher



À chaque jour suffit sa joie

À chaque instant de notre vie, il y a des événements qui se passent autour de nous et en nous. Il y a plusieurs occasions de faire ressortir le côté agréable de nos observations quotidiennes. Regarder la mine réjouie d'un enfant qui reçoit un cadeau, observer la neige poussée par le vent caressant les bancs de neige sous un beau ciel bleu, écouter les cris d'émerveillement des enfants jouant dans la neige sont des exemples d'activités hivernales qui peuvent nous procurer de vifs plaisirs. Le goût et la joie de vivre en hiver au Québec peuvent se ressentir à travers une foule d'autres activités quotidiennes. Nous sommes parfois portés à dire en maugréant « Encore de la neige ». Pourtant, nous pourrions être attentifs à la sensation de bien-être qui se passe en nous quand nous regardons les flocons de neige se déposer avec élégance sur le magnifique tapis blanc qui recouvre le sol en hiver.

Nous avons la possibilité, comme être humain, de regarder ce qui passe autour de nous et en nous sous différents angles. Nous disons souvent qu'il faut regarder les deux côtés de la médaille: le positif et le négatif, les avantages et les inconvénients, la joie et la peine. De plus, nous allons jusqu'à dire: « J'ai pas le choix de prendre ça très mal ». Pourtant, j'ai le choix de regarder le côté positif autant que le côté négatif. C'est parfois vrai que je ne peux pas changer le cours des événements mais j'ai toujours le choix de regarder de quel bord je veux observer la situation qui se présente à moi. Il faut vraiment faire un effort pour retourner la médaille et regarder l'angle sous lequel je ne veux pas ou je ne peux pas regarder. Le réflexe facile, c'est souvent de regarder le côté négatif et même l'aspect catastrophique. Nous, les personnes atteintes de cancer, sommes souvent des experts pour regarder seulement le revers de la médaille de son côté sombre. Pourtant, il est possible, malgré un diagnostic difficile, de regarder les événements sous une perspective moins sombre. Au lieu de dire: « À chaque jour suffit sa peine », si on tournait la médaille de l'autre côté, on pourrait dire: « À chaque jour suffit sa joie ou son plaisir ».

En fait, regarder ce qui nous arrive sous son côté de médaille le moins apparent, c'est se lancer à la recherche de nos plaisirs quotidiens, quelle que soit notre condition. C'est simple. Essentiellement, il s'agit d'observer tout ce qu'il y a de beau autour de nous dans la nature et chez les êtres humains. Il faut cependant être attentif à ce qui se passe dans notre fort intérieur pendant nos observations. Apprendre à reconnaître la sensation de plaisir et de bien-être lorsque nous observons ce qui nous plaît n'est pas toujours évident quand la porte de la souffrance et de la peine est grande ouverte. Cependant, l'être humain possède cette capacité d'ouvrir plusieurs portes de son intérieur à la fois. Le fait d'ouvrir la porte du plaisir peut certainement aider à diminuer les effets de l'ouverture de la grande porte de la souffrance. Le goût de vivre peut être maintenu par des plaisirs quotidiens, si minimes soient-ils. La vie n'a vraiment pas que son côté peine et souffrance. Elle a aussi son côté joie et plaisir. Si une vie ne se passe pas sans peine, elle ne doit pas non plus se passer sans plaisir.



Jean Jetté

Le contreponds aux chocs de la vie

L'alternance est une des grandes règles de la nature. La nuit suit le jour. La marée haute suit la marée basse. À la pluie succède le beau temps. L'être humain est soumis à cette grande règle universelle de l'alternance. Les périodes de chocs font place aux périodes d'apaisement.

Prendre conscience de cette réalité et de notre capacité de vivre au présent les situations ponctuelles est possiblement une avenue à explorer pour les personnes atteintes de cancer et pour toutes les autres qui ont eu à vivre des choses difficiles comme un divorce, une séparation ou la perte d'un être cher.

Le défi, c'est précisément d'utiliser notre vécu difficile comme occasion de croissance personnelle. Les périodes d'apaisement peuvent faire contreponds à la douleur, à l'anxiété, aux chocs post-traumatiques et autres.

L'ingrédient essentiel dans ces périodes d'apaisement, c'est le plaisir. Le plaisir fait partie de la vie humaine, au même titre que la douleur physique et psychologique. Comme la vie est avant tout basée sur l'équilibre, il est nécessaire de contrebalancer la douleur par le plaisir, le négativisme par le positivisme et les idées sombres par les idées plus agréables. Ce n'est pas facile pour une personne de penser au plaisir dans les moments difficiles. C'est pourtant une question de survie. Il n'est pas facile d'opposer la douleur au plaisir au même moment. Pour réaliser ce beau rêve de croissance personnelle, il faut compter sur la répartition dans le temps entre les périodes de plaisir et les périodes plus difficiles.

Lorsque les périodes de plaisir ne sont pas accessibles au présent, il n'est pas mauvais de se remémorer et même de raconter à des oreilles attentives ses plaisirs passés en attendant le retour dans le temps à une situation plus plaisante. Le fait de revivre au présent les événements passés traumatisants est considéré par les professionnels de la psychologie comme un choc post-traumatique.

Par contre, revivre au présent des plaisirs passés peut certainement faire contreponds aux chocs post-traumatiques subis. La vie continue après le choc du diagnostic de cancer et elle est beaucoup plus agréable si nous sommes conscients que notre vie continue d'être soumise aux lois naturelles et universelles de l'alternance et de l'équilibre.



Jean Jetté